

Aussi le voit-on d'un œil ravi s'approcher, portant dans les plis de son vaste manteau de verdure, le bonheur et la gaieté. Rien de si beau, de si joyeux que ce réveil de la nature dans nos montagnes ! Le temps est calme, l'air vivifiant. Le soleil a repris une nouvelle splendeur, et répand une douce chaleur sur nos membres engourdis. La neige et la glace accablées par les traits de feu de l'astre-roi, disparaissent comme par enchantement. Les eaux du fier Saguenay, furieuses d'une si longue captivité, impatientes de s'élançer et de se jouer à leur gré, font de terribles et continuels efforts pour briser les murs de leur prison, et reconquérir leur liberté.

Pendant que les bois et les prairies dépouillent leurs vêtements blancs pour en revêtir de plus riants, une peuplade errante arrive en poussant des cris d'allégresse. Des bords lointains, où l'on jouit d'un éternel printemps, elle vient égayer la solitude de nos bois et réjouir notre cœur ; ce sont les oiseaux. Avec eux l'activité, cette fidèle compagne des beaux jours, est revenue habiter notre pays paralysé par le froid et la tempête. Dans la ville, dans la campagne, partout on sort de la torpeur où l'on était plongé, on s'agit, on court, on voltige de tous côtés. Tout reprend une nouvelle vie, un nouvelle essor.

Pour nous écoliers, nous ne sommes pas les derniers dans ce mouvement régénérateur. Déjà la neige qui s'était amoncelée sur notre jeu de balle a été enlevée. Nos ardents joueurs, comme bien on pense, se sont aussitôt emparés de la place, dans laquelle se tient toujours maintenant une forte garnison qui prétend bien la conserver.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre les rêves d'or et les espérances du peuple écolier au retour de la belle saison. En effet, personne n'ignore que bientôt les champs, alors tapissés d'un frais gazon, pourront se prêter à tous nos jeux ; que les pique-niques, les fêtes, les parties de pêche, les promenades, les excursions à travers la campagne et sur les ondes paisibles du Saguenay, pleuvront sur nous, semblables à la douce averse qui après une longue sécheresse, vient abreuver la terre altérée.

Mais le dernier anneau de cette chaîne de plaisir, brille surtout d'un éclat éblouissant ; c'est ce temps si délicieux de repos, de liberté, de joie, et d'amusements de toutes sortes, que l'on nomme les vacances ! Qu'il est doux, ce nom ! qu'il sonne agréablement à l'oreille d'un écolier ! A cette seule pensée, je bondis de joie, et je me remets, plein d'espoir et de bonheur, à fouiller dans ces profondeurs sombres..... J'allais dire obscures, où Homère et Virgile accumulent jadis des richesses, des trésors immenses qui les ont immortalisés.

Ainsi en attendant les vacances, vive le printemps ! vive la saison des fleurs !

LIONEL LEMIEUX
Belles-Lettres.

LE ROSIER DE LIVIUS

Un jour, dans le jardin de Livius, au milieu des fleurs superbes, sortit du sol une petite plante, d'apparence chétive. Les oeillets voisins, hauts sur tiges, regardèrent avec mépris cette intruse.....

On s'émut, à l'OISEAU-MOUCHE. Ornis, et Derfla, et Abner, et Lau-

rentides, et d'autres encore furent appelés. Après un examen minutieux du brin d'herbe, maints infolios furent ouverts, de belles et sages paroles furent prononcées, et, ayant délibéré, Ornis déclara qu'on était en présence d'un rosier !

La joie fut grande.

Livius entourra le nouveau venu des soins les plus délicats.

Le pauvre petit était si frêle qu'un souffle de vent l'eût fait mourir. Hélas ! le vent ne tua pas le rosier qui mourut d'inanition, misérablement, après une existence la plus lamentable du monde.

Sous l'œil vigilant de Livius, le rosier, pendant quelques semaines, grandit d'abord tant qu'il put, avec des efforts incroyables, poussant maigrement des feuilles aussitôt fanées, et fouillant le sol de ses petits pieds désespérés..... jamais on n'avait vu un tel courage en une tige si faible.

Autour de lui, épanouies, éclatantes et parfumées, se balançaient les fleurs. Lui, au ras du sol, maigre et chétif, sans fleurir, sans embellir, luttait, luttait toujours, débordant à ses voisins tantôt une goutte d'eau, tantôt un rayon de soleil. Mais son sort était fixé, et bientôt, épuisé, triste et sans espoir, il se mit à dépérir ; fibre par fibre, la mort s'empara de ce petit être, qui ne demandait qu'à vivre ; il pencha d'abord tristement la tête, puis sa tige se raidit, desséchée.....

Il n'est plus, le rosier de Livius. Il est mort, sans avoir donné sa fleur, sans avoir jeté son parfum. Était-il blanc ? était-il rouge ? Il a vécu sans porter ses couleurs, il n'a laissé à Livius, en souvenir, qu'un petit squelette de rosier mort.

Mourir sans avoir fleuri, n'est-ce pas la plus triste des fins pour un rosier ?

DENIS RUTHBAN.

LES PIASTRES ROUGES

Vraiment, je souhaiterais, pour quelques instants, ne pas être élève du Séminaire de Chicoutimi. Mes confrères ont donné, une soirée dramatique et musicale ; et, si je dis, sans arrière-pensée, le succès qu'ils ont obtenu, on va bien sûr me taxer de partialité. Cependant, bien qu'on puisse me dire, comme a dû le répéter bien souvent l'aïeul Ben-Juda : "Chaque oiseau trouve son nid beau, monseigneur, je dirai franchement comment j'ai trouvé cette pièce, et comment j'ai trouvé que nos acteurs l'ont rendue.

C'est un drame de Leroy-Villars, un des plus beaux qui aient paru de notre temps, et qui a pour nom "Les Piastras Rouges." Il ne réunissait pas, à la vérité, toutes les règles données

par les grands maîtres, mais il en suit les principales : celle de mêler l'utile à l'agréable, selon le précepte d'Horace, et celle de rendre les hommes meilleurs.

Il réveille tour à tour chez les auditeurs, les sentiments d'admiration, de mépris, de joie, de crainte et de pitié.

Les pages, représentées par MM. D. Fraser, E. Thibault, A. Bourgoing, G. Laberge, Ed. Ouellet et L. Talbot ont égayé les auditeurs par leurs espiègeries, leur babil, leurs traits d'esprit enfantins, et surtout leur fandango, danse espagnole aussi amusante qu'étrange. M. Onés. Tremblay, vrai majordome, toujours de bonne humeur, fidèle et poussant le dévouement jusqu'à boire le vin de son maître avec deux fiocons à la fois, de crainte qu'il ne s'aigrisse, a été (ce qui n'est pas nouveau) vraiment superbe. Temps perdu de dire qu'il a soulevé les rires et les applaudissements ; il a déjà fait ses preuves à des soirées antérieures.

Cette gaieté fait bientôt place au mépris, lorsque M. J. Tremblay nous fait apparaître Mannassès : un vrai juif celui-là, avare, hypocrite, ennemi du nom chrétien ; un juif dont la conscience est aussi crasseuse que les guenilles qui recouvrent son corps. C'est le mauvais génie de don José-Maria d'Alvarez. Il travaille dans l'ombre à perdre son maître ; capable de tout, il sait ramper devant lui, et pourrait passer à cheval ensuite sur son cadavre ; il lui baise les pieds, et serait prêt à le percer au cœur. Il parvient, par son habileté diabolique à faire de José-Maria un déclassé, un homme perdu de mœurs, un débauché, un.....fratricide !

Voilà l'œuvre du juif contemporain.

M. J. Tremblay a su rendre parfaitement ce rôle pourtant difficile. Ajoutons, à son éloge, que c'était la première fois que M. Tremblay mettait le pied sur un théâtre.

M. Frs Tremblay, qui n'en est pas à ses premiers essais, a su se faire, avec une réalité saisissante, ce don José-Maria dont j'ai parlé plus haut, passionné pour le jeu, prêt à commettre tous les crimes pour se procurer les écus qu'il perd avec ses compagnons de débauche,

Mais combien sont forts les sentiments chrétiens inspirés par une pieuse mère ! Au milieu de ses festins et de ses orgies, José-Maria entend les plaintes de sa conscience en détresse. Il les écoute ces plaintes, et serait prêt, pour les faire taire, à donner tout l'or des Pampas.

M. Frs Tremblay a eu des moments tout à fait pathétiques. Sur tout lorsque, couronné de remords, poursuivi par mille fantômes, il se jette à genoux devant le portrait de sa mère et lui demande en pleurant d'avoir pitié de lui. Il entend sa mère lui crier : "Caïn ! Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère ?" et, n'en pouvant plus de douleur, il s'affaisse sur le pavé de la salle.

Chaque spectateur a dû frissonner de tous ses membres et se dire : qu'il doit être malheureux celui que le remords tourmente ainsi, mais, d'un autre côté, qu'il doit être heureux celui qui a une conscience pour se souvenir et pour espier ! qu'il doit être heureux celui qui a reçu une éducation chrétienne qui pourra le ramener à Dieu !

Le rôle de don Miguel, sans être le plus difficile, est le plus noble et le plus grand ; aussi M. Uld. Tremblay l'a-t-il joué avec la perfection qui lui est coutumière. Il nous a montré ce seigneur chrétien, aux mœurs rigides, qui rougit de la vie de son frère cadet et le veut convertir. Hélas ! il ne peut d'abord réussir à